

UE11 - Critiques d'Œuvres



La Chartreuse de Parme de Stendhal



PORTRAITS DE FLAMMES

Voilà un roman d'Amour, avec un grand A qu'on pourrait ériger en arc de triomphe. C'est du moins ce que souhaiteraient les personnages, même si ça ne s'avèrera pas aussi simple : L'Amour, ça brule, ça fait mal, on s'embrase, on s'enflamme... et ça finit en cendres.

N'EST PAS HEROS QUI VEUT :

Ceci dit les premiers chapitres sont plutôt agréables. Un avertissement nous indique le positionnement du narrateur qui veut éviter les ennuis. Certains personnages ont des noms avec une majuscule suivie de points de suspension. Ça accentue une soi-disant véracité des propos et c'est plutôt marrant. Le cadre historique est réaliste, instructif, mais ça va pas être comme ça tout le temps.

Fabrice del Dongo, jeune italien fougueux et romantique, se rêve mourant à la guerre au côté de Napoléon. Il vit au moment de l'expansion des idées du siècle des lumières, et des controverses réactionnaires des représentants de la noblesse voulant pourfendre Voltaire, Rousseau et toute cette bande de « jacobins ». Mais Fabrice n'est pas vraiment intéressé par ces problèmes. De plus il est superstitieux. Il lit les signes de son destin dans le vol d'un aigle, les feuilles d'un marronnier planté pour sa naissance... bref, il se cherche et va trouver que lui, son truc, c'est l'Amour. L'Amour dans tous ses états, celui qu'il ne ressent pas, celui qu'il croit ressentir, le dilemme avec la passion charnelle... Et ça lui va bien, car s'il doit son salut à quelques individus comme l'Abbé Blanès qui le formera d'une façon imparfaite, Fabrice plait aux femmes, et ce sont elles qui vont cadrer son destin.

C'est aussi l'intérêt du roman. Si les hommes dirigent le monde, ce sont les femmes qui l'organisent. À commencer par les cantinières, les tenancières... des femmes de *basse extraction* qui vont éviter à notre héros de perdre la vie à Waterloo. Puis il y aura Marietta, La Fausta, Clélia... La plus importante étant sa tante, la comtesse Pietranera profondément amoureuse de lui, qui le couvrira tout au long de sa vie en employant la ruse, en manipulant les sentiments, l'argent. Et il est clair qu'avec la place que les hommes leur donnent en société, elles n'ont pas vraiment le choix. En attendant, elles sont là et elles vont fortement aider leur petit protégé dont les conquêtes seront avant tout féminines : « ...*la carrière militaire pour Fabrice, c'est la vie de l'écureuil dans la cage qui tourne : beaucoup de mouvement pour n'avancer en rien.* ».

Passé les scènes de guerre intéressantes par leur réalisme, ou notre héros connaît ses premières déceptions, Stendhal nous amène dans des intrigues de cour et des descriptions des mœurs de l'époque qui vont devenir un peu fatigantes à suivre. Elles s'étalent sur des pages et des pages. L'espoir de moins s'ennuyer renait au début du chapitre VII lorsqu'il écrit : « *C'est de petits détails de cour aussi insignifiants que celui que nous venons de raconter qu'il faudrait remplir l'histoire des quatre années qui suivirent.* »

Ce qui veut dire qu'il nous épargne un peu. La suite fait penser à un film de cape et d'épée, trousse quelques traits de mœurs intéressants, voire surprenants. On apprend qu'au XIX^e siècle, certains nobles estimaient être en droit de tuer quelqu'un s'ils le suspectaient de représenter un danger quelconque. Comme des voyous en cavale. Mais à quelques détails près, dépasser la moitié du récit, ce livre a commencé à me bruler les yeux.

☞ FABRICE DEL « DINGO » :

C'est que les états d'âme de Fabrice del Dongo ont commencé à m'échauffer. Quand j'ai lu : « *Grand Dieu ! que de fois je me suis ennuyé durant les longs rendez-vous que m'accordait cette belle duchesse, jamais rien de pareil dans la petite chambre délabrée et servant de cuisine où la petite Marietta m'a reçu deux fois, et pendant deux minutes chaque fois.* », je me suis dit que *deux fois, deux minutes*, si c'est douche comprise, c'est du rapide ! J'ai commencé à faire du mauvais esprit, suspecté Stendhal d'avoir pondu un produit de communication et trouvé le temps bien long, les intrigues bien monotones.

Arrivé au chapitre XVIII, j'avoue que j'ai même commencé à le trouver exaspérant le Fabrice del « Dingo ». Il est en prison, ne peut rien manger sans risque d'être empoisonné, est passible de la peine de mort, doit communiquer par signes avec Clélia en utilisant des codes fastidieux... Bref se retrouve dans une vraie galère, et malgré ça, ce couillon vit ses plus grandes voluptés : « *Ce moment fut le plus beau de la vie de Fabrice, sans aucune comparaison. Avec quels transports il eût refusé la liberté, si on la lui eût offerte en cet instant !* ». Là, j'ai commencé à plus en pouvoir. Je me suis dit qu'en psychanalyse ça portait un nom des trucs pareils et j'ai même trouvé fort sympathiques tous ces intrigants qui voulaient sa mort. Quand j'ai lu que l'autre truffe couvrait les châles de baisers, qu'il hésitait à s'échapper parce que vous comprenez, la vie en exil ça a des inconvénients, on peut plus voir son amoureuse et blabla et blabla... j'ai eu envie de l'achever à coup de tisonnier le Fabrice ! Je leur trouvais du bon sens à tous ses assassins ! Et la suite a été à l'avenant jusqu'à la fin où, malgré la réussite sociale, on meurt de ne pas avoir connu l'Amour, le vrai, l'authentique ! Pffffttttt... Franchement, ce livre est bien construit, mais un condensé m'aurait largement suffi. Le romantisme à ce point-là, ça sert qu'à vous rendre malade. Nerval ou Baudelaire c'est quand même nettement mieux.